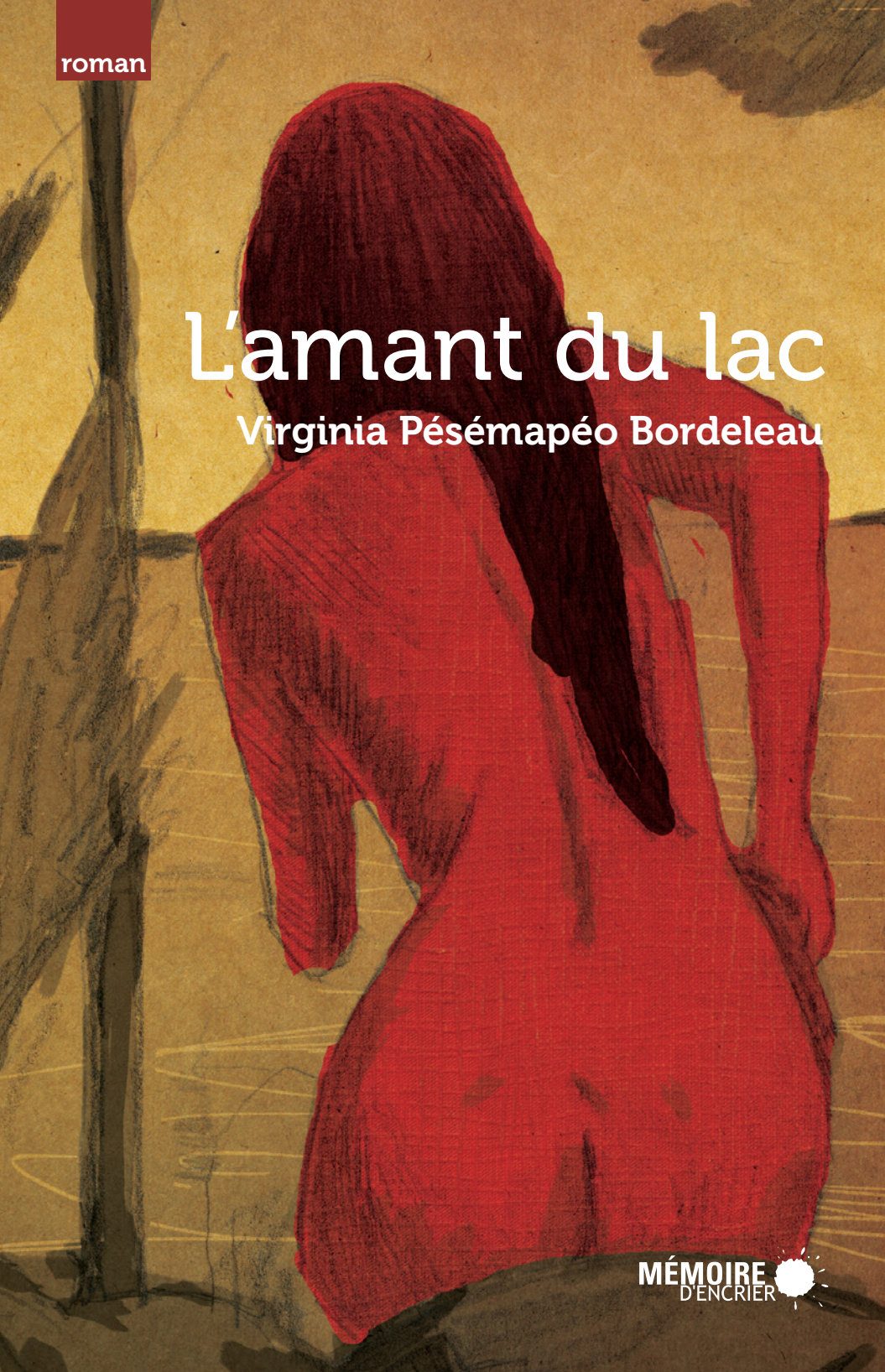
roman

L'amant du lac

Virginia Pésémapéo Bordeleau



MÉMOIRE D'ENCRIER

L'AMANT DU LAC

Mise en page : Virginie Turcotte
Dessins et illustrations : Virginia Pésémapéo Bordeleau
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu d'après un dessin de l'auteure.
Dépôt légal : 1e trimestre 2013
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Pésémapéo Bordeleau, Virginia, 1951-
L'amant du lac
(Roman)
ISBN 978-2-89712-048-1 (Papier)
ISBN 978-2-89712-050-4 (PDF)
I. Titre.

PS8631.E797A62 2013 C843'.6 C2013-940138-5
PS9631.E797A62 2013

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

L'auteure remercie le Conseil des arts et lettres du Québec et la Conférence régionale des élus de l'Abitibi-Témiscamingue qui ont rendu cet ouvrage possible.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Téléc. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF intéractif: Éditions Prise de parole

Virginia Pésémapéo Bordeleau

L'AMANT DU LAC

Roman

MÉMOIRE D'ENCRIER

Du même auteur

De rouge et de blanc (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

Ourse bleue (roman), Montréal, La pleine lune, 2007.

À Rodney

On boit parce que Dieu n'existe pas.
Quand on boit, il n'y a plus de problèmes.

Marguerite Duras

Vaut mieux vivre un seul jour comme un tigre,
que cent ans comme un mouton.

Proverbe chinois

Prologue

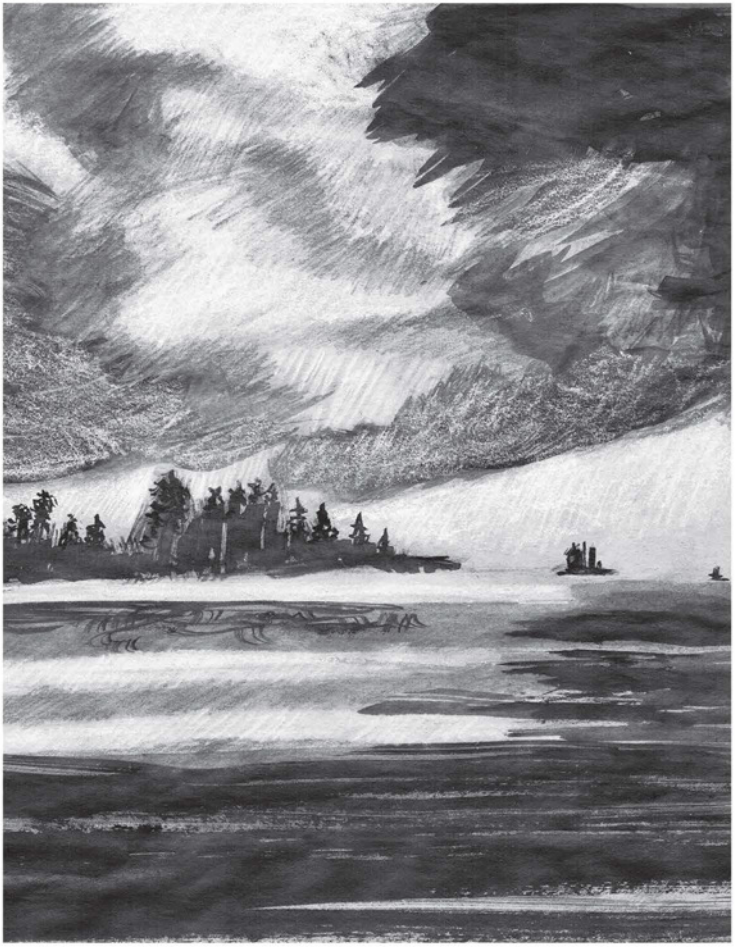
Il n'est pas aisé de communiquer le dit de l'amour chez l'Amérindienne. Notre mode de pensée est particulier. Nous n'avons pas le genre grammatical féminin/masculin dans notre langue. Comme Tomson Highway le disait lors d'une entrevue, nous devons spécifier si nous parlons d'une femme ou d'un homme. Difficile de partager ces différences dans la perception des rapports entre les cultures ; difficile de se mettre dans la peau de l'autre et de le comprendre véritablement.

Ce roman est un roman d'amour entre une Algonquine et un métis, mais aussi d'amours de toutes sortes enchevêtrées dans l'histoire des premiers peuples. Une histoire où règnent violence et colère. Et surtout une histoire de plaisir des corps dans un monde qui n'a pas encore connu les pensionnats pour Autochtones et les abus multiples des religieux sur les enfants. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi cette époque, avant le clivage des esprits chez les Amérindiens. Une époque où il était encore possible de vivre libre dans une nature vierge et grandiose, en Abitibi.

Il s'agit de dénouer les mailles des blessures – liées à la perte du territoire, perte du territoire intime, perte de l'identité, perte de l'identité individuelle et citoyenne, perte de l'identité sexuelle, perte du corps-jouissance, perte de l'innocence et de la simplicité des jeux de l'amour – que les abus des prêtres ont laissées sur nos corps et nos âmes. Ce roman existe, je le souhaite, afin de déterrer la graine de la joie enfouie dans notre culture, profondément vivante, échappée du brasier de l'anéantissement annoncé par la Loi sur les Indiens, mise en œuvre par les Oblats de Marie-Immaculée. *L'amant du lac* nous apprend que nous ne sommes pas que souffrance, que victimes : nous pouvons aussi être plaisir, exultation des corps, des cœurs. Amours.

Plusieurs personnages ont réellement existé et vécu les épisodes relatés. Le métis aurait pu être mon père ; amoureux, naïf, talentueux, téméraire et aventurier. La vieille Algonquine a été inspirée par ma mère, aussi généreuse qu'amère. Pierre-Arthur serait alors le grand-oncle et le manchot, un cousin par alliance.

Et l'Abitibi, pareille à son lac, belle et envoûtante. Le lac Abitibi demeure le personnage principal avec son droit de vie ou de mort sur ceux qui s'aventurent sur ses eaux, complice de la force de la vieille Zagkigan Ikwè et de la témérité du métis. Complice de la rencontre des chairs, des âmes et des cœurs qui s'enflamment.



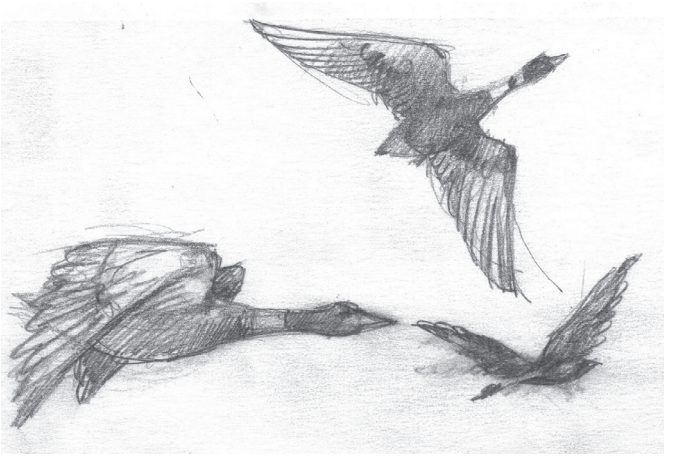
1

– *Kitzi nibou !*

– *Kawin ! Kitzi kiztaw !*

Les Algonquines pariaient sur la vie ou la mort de l'occupant du canot qui oscillait au large du lac, immense plan d'eau qui s'anime au moindre coup de vent. L'agitation se propageait telle une pierre plate projetée sur la crête des vagues, lorsque l'embarcation plongea et disparut derrière une lame de la hauteur d'un orignal adulte. Les femmes lançaient des cris aigus, excitées par la scène.

Le canot roulait sur une houle forte à le faire chavirer. Les eaux chargées de limon frappaient, encore et encore, la coque fragile, du flanc gauche au flanc droit sans répit. Elles la bousculaient avec des mouvements si désordonnés que l'homme songea à un troupeau de taureaux sauvages qui galoperait sous son corps meurtri juste au moment de la fin de sa vie. Des mots naquirent en son ventre plein d'angoisse emmêlée à ses gestes.



Un soupir un dernier sur ma défaite
Peu de temps m'aura été donné
Celui de dire celui de trouver les routes
Qui mènent à soi à l'autre là-bas
Que je ne connaîtrai pas…
Je ne suis qu'un souffle qui s'éteint

Des mots pour s'accrocher, pour accorder le hurlement du vent à sa vie, à l'espoir. Penser à la mort pour survivre, la mystifier, arracher ses dents imprimées dans la charpente en bois de son esquif alourdi par les fourrures. Une main engourdie par le froid et l'effort, crispée sur le manche du moteur tandis que l'autre écopait machinalement. Des mains habiles au maniement de la pagaie, des outils ; habiles aux travaux pour la survie de tous les jours, la chasse, la trappe, la pêche ; habiles, quand venait le temps de la tendresse et de l'amour… De belles mains longues aux veines ondoyantes sous une peau fine, transparente, brunie par la vie au grand air.

Il aimait ce lac. Le lac Abitibi. Il était né sur ses rives. Pourtant, ce lac allait le tuer, l'entraînait vers cette voie fatale où sa témérité l'emportait malgré lui. Ce lac qu'il avait parcouru, ses baies arrondies et riches d'abris de castors, de trous de loutres aux faciès souriants et au lustre doux, soyeux. Par les soirs d'hiver, dans sa cabane solitaire engloutie sous la neige, il se caressait avec cette fourrure qui lui rappelait le velouté de la chair de femme. Ce lac aux îles nombreuses, îles repères étalées sur des centaines de kilomètres, îles propices aux escales du nomade.

Il leva les yeux et vit les nuages se transformer en de gigantesques cavaliers grimpés sur des montures difformes dont les sabots fracassaient les vagues colossales qui ondulaient semblables à de monumentales croupes de géantes en copulation. L'horizon autour était un mur d'eau.

« Ce sera bientôt mon heure… »

Il était épuisé par la course vers le rivage de la partie québécoise du lac. Il laissait derrière lui, en Ontario, l'agent de la police montée chargé d'arrêter les braconniers en territoire algonquin. L'agent le talonnait depuis la veille, louvoyant entre les îles jusqu'à la nuit tombée. Le trappeur lui avait échappé au crépuscule, disparu dans la brume dansante sur les eaux noires aussitôt que le soleil avait sombré à l'ouest. Il ramait, se gardant de heurter le bord de son embarcation. Le silence éloignait le danger. L'échine parcourue de spasmes nerveux s'apaisa au fil des coups de pagaie. L'homme poursuivit son périple dans la nuit sous la lumière blême d'un quart de lune.

À l'aube, des nuages s'étaient accumulés derrière lui, accompagnés d'un vent humide empli de promesses de pluie. Le paravent des îles le protégeait, jusqu'au moment où il dut se résigner à affronter l'espace nu du lac.

Soudain son moteur eut des ratés ; le bruit le pétrifia. Peut-être l'eau s'était-elle infiltrée dans l'essence ? Il lâcha l'écope pour parer au danger, fit des manœuvres autour des manettes et des pistons, poussa le moteur à fond. Tant pis ! Le canot se propulsa au-dessus des vagues démontées. Alors, il vit le rivage et les femmes entourées d'enfants.

Puis vint l'accalmie. Sa coquille de toile et de bois cessa de ballotter. Il avait dépassé la zone ouverte aux grands vents, l'avancée profonde d'une presqu'île freinait la vélocité des bourrasques. Les arbres sur la pointe de terre penchaient et craquaient. L'esprit mauvais du lac se vengeait-il sur eux de la perte d'une proie ? L'homme éteignit le moteur. À peine des vaguelettes léchaient-elles le ventre de son canot.

De nouveau la musique des mots :

Grâce on m'accorde une grâce
Sur mon âme je suis béni
Voici le rivage inespéré vers lequel ma vie
Se transporte se rue une résurrection

Il frissonnait, claquait des dents. Il serra les bras autour de sa poitrine afin de se réchauffer, se pencha vers ses genoux et se berça d'avant en arrière. Il priait. Un parfum de sève, sucré et frais, mêlé à celui de la vase flottait jusqu'à lui. Il ferma

les yeux, distingua l'effluve des peupliers et des sapins qui se tordaient sous les rafales. Il écoutait le murmure de la forêt au-delà des craquements des branches, il entendait le souffle profond des sous-bois palpitants et le poids sur la mousse des pas des lièvres poursuivis par les lynx, les loups, les renards; le raclement des gorges asséchées des victimes et des prédateurs, le cri étouffé de la proie, les battements d'ailes des perdrix mâles juste avant l'accouplement, les gémissements de l'ourse dont les tétines se gonflent de lait pour la portée.

Il humait l'odeur de l'orignal en attente des femelles qui mettaient bas, décelait le clapotis du marais sous ses sabots par delà les collines plantureuses, dressées en sentinelles le long des vallées en contrebas. La cane a sous l'aisselle un duvet qu'elle ajoute à son nid. Elle barbotait, là-bas, entre deux rochers dans l'attente de son compagnon. Il sentait la vie, son battement, ivre de trop-plein, de richesse, de générosité. La terreur reculait lentement, camouflée par la vision de la nature en effervescence. La mort avait enroulé son étreinte de reptile à son haleine, il avait chancelé au bord du vide, de l'anéantissement, suspendu dans l'éternité pour un instant, mais il s'agissait d'un malentendu. Il était jeune. La poigne glaciale se relâcha sur son plexus et la quiétude prit sa place.

C'était le printemps.

Des lendemains m'attendent encore
Mon parcours sera vers le carrefour
De ceux qui resteront debout

Longtemps dans la pleine mesure
De leur force et de leur joie

Un voilier d'outardes passait au-dessus de sa tête lorsque son canot effleura des pierres. Il saisit sa pagaie et remit son embarcation en eau sûre, se leva afin d'éviter d'autres pièges. Il accosta sur une plage de sable et salua d'un geste large du bras les Algonquines demeurées attentives à son arrivée.

– *KWÉ!*

L'homme souleva quelques ballots, vérifia l'étanchéité de l'emballage. Ces pelleteries valaient une année de salaire. Humides, elles allaient pourrir. Mais tout était en ordre.

Amik: Castor.
Anishnabegs: Algonquins.
Apinoudish: Petit enfant.
Appittippi saghigan: Du lac Abitibi.
Attigameg: Poisson blanc. Nom d'origine de la rivière La Sarre.
Bannique: Pain à base de farine et de levure.
Djoudjou: Sein, mamelle.
Egoudèh: C'est ainsi
Egunen ka nustomin: Que fais-tu ?
Iskoudè: Feu.
Kakewidgikisis: Mois de la marmotte.
Kawin: Non. *Awen Kin*: Qui es-tu ?
Kitzi kiztaw: Il va réussir.
Kitzi nibou: Il va mourir.
Kitzi Ogima: Le grand chef.
Koukoudji: Monstre cannibale.
Kwé: Bonjour.
Mitik: Bois.
Mitikgouji: « Coupeur d'arbre », nom donné aux Français et aux Québécois.
Nibish: Feuille.
Nibishabou: Thé.
Nodaway: « Étranger », nom donné aux Iroquois.
N'skoumiss: Ma petite-fille.
Piéshish: Petit Oiseau.
Pishan: Viens.
Poukashagan: Pain.
Shaguenash: Anglais.
Wabou: Liquide, tisane.
Wiass: Viande.